



HAL
open science

“ Roman et enquête anthropologique en contexte postcolonial: Le cas de In an Antique land d’Amitav Ghosh (1992) ”

Yves Clavaron

► **To cite this version:**

Yves Clavaron. “ Roman et enquête anthropologique en contexte postcolonial: Le cas de In an Antique land d’Amitav Ghosh (1992) ”. *Revue des Sciences Humaines*, 2019, 334 (2), p. 113-122. hal-03917177

HAL Id: hal-03917177

<https://hal.science/hal-03917177>

Submitted on 9 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Brouillon

Roman et enquête anthropologique en contexte postcolonial : le cas de *In an Antique Land* d'Amitav Ghosh (1992)

Sociologie, anthropologie et histoire sont des disciplines proches qui partagent des pratiques épistémologiques, mais qui se distinguent par des formes d'investigation empirique spécifiques à chacune d'entre elles : les archives pour l'historien, l'enquête par questionnaires pour la sociologie, le « terrain » pour l'anthropologie. Ces trois configurations méthodologiques spécifiques ne sont toutefois pas étanches et les disciplines peuvent emprunter les unes aux autres. L'anthropologie ne se limite pas aux données orales, mais recourt parfois aux sources écrites qui relèvent de l'archive. Le mode particulier de production de données qu'est l'enquête de terrain en anthropologie passe pour l'essentiel par des interactions prolongées entre le chercheur en personne et le « milieu » qu'il étudie¹. « Dans l'histoire de la science de l'homme au XX^e siècle, le « terrain » tient à la fois du lieu physique, de la technique et du rituel professionnel² », écrit Claude Blanckaert. C'est sur le terrain que se pratique l'enquête en tout cas pour Lévi-Strauss qui refusait la posture de « l'anthropologue en chambre ».

Le débouché habituel de l'enquête anthropologique est l'ouvrage scientifique, mais pas exclusivement et Vincent Debaene observe une tradition française, celle des « deux livres » de l'ethnographe. Il évoque ainsi les ethnologues qui rentrent en France avec une « moisson » de faits inédits et un récit glorieux de leur expérience exotique comme Théodore Monod, qui a publié *L'Adrar Ahnet* (1932), étude essentiellement archéologique puis *Méharées* (1937), récit héroïque de ses aventures sahariennes³. Ce deuxième livre apparaît, à partir des années vingt, au moment où l'ethnologie a rompu avec la littérature et où elle est entrée dans l'âge scientifique : délaissant le récit de voyage et les facilités de l'exotisme, elle se fonde sur des documents et des faits bien établis. Néanmoins, le modèle documentaire et muséal s'avère insuffisant, d'où le second livre, également destiné à atteindre un public plus vaste. Vincent Debaene donne l'exemple de Michel Leiris, *L'Afrique fantôme* (1934), à ceci près que le se-

¹ Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La politique du terrain », *Enquête*, 1, 1995, <http://enquete.revues.org/263>, consulté le 21/07/2016.

² Claude Blanckaert, « Histoire du terrain : entre savoirs et savoir-faire », Claude Blanckaert (dir.), *Le Terrain des sciences humaines*, Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines », 1996, p. 8.

³ Vincent Debaene, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2010, p. 18.

cond livre a été ici le premier, puisqu'il a été publié avant les travaux universitaires de Leiris, fondés sur les matériaux récoltés lors de la mission Dakar-Djibouti⁴.

Amitav Ghosh n'appartient pas à la tradition française, mais on retrouve chez lui cette même dualité puisqu'il a publié, en 1992, un article scientifique, « The Slave of MS. H.6 », dans la septième livraison des *Subaltern Studies*⁵, et *In an Antique Land*⁶ (*Un Infidèle en Égypte*), son troisième roman après *The Circle of Reason* (1986), *The Shadow Lines* (1989). Pour autant, le livre et le compte rendu historique ne font jamais allusion l'un à l'autre. Le roman reprend le récit du terrain accompli dans un village égyptien entre 1978 et 1981 par Amitav Ghosh pour sa thèse intitulée *Kinship in Relation to the Economic and Social Organization of an Egyptian Village Community*⁷ et l'étend à une enquête historique sur la vie d'un marchand juif maghrébin du XII^e siècle, Ben Yijû, et de son esclave indien telle qu'elle peut être restituée d'après la correspondance du premier.

Amitav Ghosh a été marqué par l'histoire coloniale de l'Inde et la partition de 1947, puisque sa famille, originaire de Dacca, alors au Pakistan oriental (musulman), a dû s'installer à Calcutta car de religion hindoue. La famille de Ghosh reviendra dans ce pays, mais en tant qu'étrangère, quand le père sera nommé à la mission diplomatique indienne de Dacca (p. 182). Entre-temps, Dacca est devenue la capitale du Bangladesh après la guerre entre le Pakistan et l'Inde qui a abouti à l'indépendance du Pakistan dit oriental en 1971. Il s'agira ici d'articuler les différentes relations entre anthropologie et littérature, enquête, compte rendu historique et roman, dans un contexte postcolonial.

Littérature et anthropologie en contexte postcolonial

Anthropologie et ethnologie ont une longue histoire partagée avec le colonialisme. C'est une discipline en porte-à-faux par rapport au système colonial, sur lequel elle a pu tenir un discours critique, mais dont elle a été maintes fois accusée de servir les desseins impérialistes en collaborant avec l'autorité européenne⁸ ou, pire, d'être « ethnocidaire⁹ ». L'ethnologie est souvent associée à l'exhibition des « sauvages » au Jardin d'acclimatation, aux expositions

⁴ *Ibid.*, p. 18-20.

⁵ P. Chatterjee et G. Pandey (dir.), *Subaltern Studies VII : Writings on South Asian History and Society*, New Delhi, Oxford University Press, 1992, p. 159-220.

⁶ A. Ghosh, *In an Antique Land* [1992], New York, Vintage Departures, 1994 ; *Un infidèle en Égypte, Récit*, traduction C. Besse, Paris, Seuil, 1993.

⁷ La thèse non publiée d'Amitav Ghosh est référencée à Oxford, Bodleian Library, MS DPhil. c. 4127, 1981.

⁸ Voir Michel et Françoise Panoff, *L'ethnologue et son ombre*, Paris, Payot, 1968.

⁹ Voir Robert Jaulin, *La décivilisation : Politique et pratique de l'ethnocide*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1974.

coloniales, coupable de barbarie ethnocentrique. Claude Blanckaert précise, en effet : « Cette mise en scène de l'exotique sur fond d'ethnocide [...] date de l'époque coloniale. » Il poursuit : « La littérature de combat des années 1960 est venue confirmer que le sauvage ethnographié, réduit à des stéréotypes identitaires, est enfermé dans le discours du Blanc, fût-il le plus ouvert¹⁰. » L'ethnologie, liée à l'histoire de la colonisation, apparaît comme le signe d'une « violence épistémique » et d'un ethnocentrisme larvé, ce qui fait peser le soupçon sur la discipline et suscite le « remords postcolonial¹¹ » dont parle Vincent Debaene.

À partir des années 1950, l'anthropologie devient sociale et culturelle, en même temps qu'une discipline universitaire à part entière. Dès lors, l'anthropologie et l'ethnologie se voient investies d'autres missions. Ainsi, dans son article « L'ethnographie devant le colonialisme » d'août 1950 publié dans *Les Temps modernes*¹², Michel Leiris incite ses collègues à devenir « les avocats naturels [des sociétés colonisées] vis-à-vis de la nation colonisatrice à laquelle nous appartenons ». Leiris dénonce l'inégalité des situations entre colonisateur et colonisé et insiste aussi sur l'absence de réciprocité : « Si l'on regarde l'ethnographie comme une des sciences qui doivent contribuer à l'élaboration d'un véritable humanisme, il est à coup sûr regrettable qu'elle soit restée, en quelque manière, unilatérale¹³ ». Nul ethnologue africain ne vient en effet étudier les sociétés européennes et ce déséquilibre s'inscrit dans une logique de domination dont les ethnologues doivent prendre conscience alors qu'ils sont les débiteurs des sociétés étudiées en prélevant des objets culturels destinés à alimenter les collections des pays occidentaux.

Dans le *Discours sur le colonialisme*, publié la même année que l'essai de Leiris, Césaire fustigeait les « ethnographes métaphysiciens et dogonneux¹⁴ » – mis sur le même plan que les « gouverneurs sadiques » et les « préfets tortionnaires » – en visant les travaux de Marcel Griaule, auteur entre autres de *Dieu d'eau* [1948], ouvrage consacré à la culture Dogon. Si certains ethnologues affirment l'urgence de la reconnaissance politique, culturelle et esthétique des sociétés non européennes, les écrivains des colonies s'approprient en retour le discours ethnologique et le mouvement qui conduit de l'ethnographie au roman est envisagé par Senghor comme un trait essentiel de la « littérature nouvelle » d'Afrique noire. Cela correspond à ce qu'il appelait « littérature d'instituteurs », « plus scientifique en un sens que lit-

¹⁰ Claude Blanckaert, *op. cit.*, p. 44.

¹¹ Vincent Debaene, *op. cit.*, p. 24.

¹² Article repris dans *Cinq études d'ethnologie* [1969], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1988, p. 87.

¹³ *Ibid.*, p. 106.

¹⁴ Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme* [1950], Paris, Présence africaine, 1989, p. 31.

téraire¹⁵ », étape vers une littérature à part entière. À un autre niveau, dans *Le Devoir de Violence*, Yambo Ouologuem intègre le discours anthropologique pour en faire la satire à travers la mise en scène d'un ethnologue, Fritz Shrobenius, inspiré de la figure de Marcel Griaule, qui gagne « un château » et « une haute chaire sorbonique » à exploiter la « sentimentalité négri-larde ». Le roman raille la démarche mercantile de Shrobenius qui construit l'image d'une Afrique enfermée dans « un symbolisme magico-religieux, cosmologique et mythique¹⁶ », qui ne correspond à rien de vivant. Y. Ouologuem renvoie dos à dos ce que Bourdieu « la fausse générosité¹⁷ » [...] de l'ethnologue qui construit un mythe africain, « berceau même de la civilisation égyptienne¹⁸ » et le cynisme des indigènes qui fabriquent à la chaîne de faux masques antiques pour les enfouir et les offrir à la découverte des ethnologues. La « cannibalisation » systématique du savoir occidental prélude à la prise de parole. Face à la prise de conscience de l'inanité de la réunion de soi et de l'autre, un auteur comme Glissant développe la notion d'« ethnographie de soi » (*Soleil de la conscience*, 1956). Les Antilles constituent le laboratoire des identités modernes fragmentées qui fonctionnent par pollinisation et par transplantation en opposition au « grand récit de l'entropie et de la perte » chez Lévi-Strauss qui évoque la disparition des différences humaines¹⁹.

L'ethnologie se trouve mise au service des préoccupations postcoloniales à travers une interrogation identitaire (au sens large, culturel et subjectif) et une réorganisation de ce questionnement sur les relations entre moi et l'autre, entre l'ethnographie et la fiction²⁰. James Clifford emprunte à Barthes son refus de l'opposition entre des « langages-objets », en l'occurrence le discours des informateurs, et le « méta-langage » de la science, repérant derrière une telle distinction un rapport de force et une distribution politique du droit à la parole. Désormais, l'on fait appel à une anthropologie « dialogique » et « polyphonique », qui accorderait « aux collaborateurs [de l'ethnographe] non seulement le statut d'énonciateurs indépendants, mais celui d'écrivains²¹ ». Les « informateurs indigènes » deviennent des « co-auteurs » tout comme il y a d'ailleurs un travail de « co-construction » du sens avec le lecteur. La notion d'autorité est reconsidérée à travers l'utopie d'un texte ethnographique pluriel

¹⁵ L. S Senghor, « L'Afrique noire », Mohamed El Kholti et al. (dir.), *Les plus beaux écrits de l'Union française et du Maghreb*, Paris, Vieux Colombier, 1947, p. 233-234.

¹⁶ Yambo Ouologuem, *Le Devoir de violence*, Paris, Seuil, 1968, p. 110-112.

¹⁷ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1980, p. 162.

¹⁸ Yambo Ouologuem, *op. cit.*, p. 111.

¹⁹ James Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au xxe siècle* [1988], traduction Marie-Anne Sichère, Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts, coll. « Espaces de l'art », 1996 p. 22-23.

²⁰ Vincent Debaene, *op. cit.*, p. 438.

²¹ James Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au xxe siècle*, *op. cit.*, p. 56.

comme moyen de résistance au coup de force « monologique » dont la science est désormais suspecte²².

Enquête anthropologique et poétique du roman

L'enquête de terrain, substitut du laboratoire, se situe au plus près des situations vécues par les sujets et permet de faire l'expérience de l'altérité : « L'expérience subjective se voit transfigurée par l'alchimie du voyage qui, par décentrement et distanciation, doit permettre de se découvrir autre²³ », précise C. Blanckaert. L'objectif de l'enquête est de produire « des connaissances *in situ*, contextualisées, transversales, visant à rendre compte du “point de vue de l'acteur”, des représentations ordinaires, des pratiques usuelles et de leurs significations autochtones²⁴ ». L'enquête de terrain, ou enquête ethnographique, ou enquête socio-anthropologique, repose très schématiquement sur la combinaison de quatre grandes formes de production de données : l'observation participante (l'insertion prolongée de l'enquêteur dans le milieu de vie des enquêtes), l'entretien (les interactions discursives délibérément suscitées par le chercheur), les procédés de recension (le recours à des dispositifs construits d'investigation systématique) et la collecte de sources écrites, pratiques qui seront plus ou moins celles d'Amitav Ghosh.

C'est d'abord l'Égypte contemporaine que Ghosh découvre et l'enquêteur est lui-même interrogé, notamment par les paysans, qui sous-estiment le travail du *doktor al-hindi* (65) : « [il] lit des livres et pose des questions toute la journée ; il n'a aucun travail à faire » (59). Lors de sa participation au mariage du frère de Nabeel, sujet privilégié de l'observation ethnographique, c'est l'enquêteur qui subit « un tir nourri de questions », de la part des participants, au point de devoir se résoudre à fuir (p. 177). La communauté paysanne égyptienne bénéficie d'une information minimale sur les pratiques socio-culturelles de l'Inde (le bûcher pour les veuves, les vaches sacrées) et attaque volontiers l'anthropologue indien sur le sujet au cours de conversations animées. Les paysans sont en tout cas plus curieux que les fonc-

²² James Clifford, « Partial Truths », in James Clifford, George Marcus (dir.), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press, 1986, p. 23. « La plurivocité était restreinte et orchestrée dans les ethnographies traditionnelles octroyant à une seule voix le monopole de la fonction d'auteur et aux autres le rôle de sources, d'« informateurs », à citer ou à paraphraser. Une fois le dialogisme et la polyphonie reconnus comme modes de production textuelle, l'autorité monophonique est remise en question et apparaît comme caractéristique d'une science qui a prétendu représenter les cultures. », traduction E. Mahieddin, James Clifford, « Vérités partielles, vérités partiales », *Journal des anthropologues*, 126-127, 2011, consulté le 22/07/2016.

²³ Claude Blanckaert, *op. cit.*, p. 9.

²⁴ Jean-Pierre Olivier de Sardan, art. cité.

tionnaires ou les « effendis », sectaires et enfermés dans un discours religieux et politique²⁵. Les conversations sont essentielles à l'enquête et au roman²⁶, même si certaines tournent court comme l'entretien avec l'imam Ibrahim : au chercheur qui veut connaître la pharmacopée et les méthodes de la médecine traditionnelle qu'il est censé pratiquer, l'imam montre « une demi-douzaine d'ampoules et une seringue », lui prouvant qu'il est passé à la médecine moderne afin de répondre à la forte demande des villageois. Même si Ghosh l'anthropologue se présente rarement en « collecteur d'information » (p. 21), son instrument de travail, le carnet de notes qu'il promène partout, finit par effrayer les populations qui pensent parfois avoir affaire à un contrôleur du gouvernement, « un effendi de Damanhour venu vérifier si quelqu'un essayait d'échapper au service militaire » (p. 148).

La situation est typiquement postcoloniale : l'anthropologue indien, envoyé par une grande université britannique, apporte un point de vue non-européen sur l'Égypte, où son statut de ressortissant d'un pays du Tiers-monde est peu considéré, le tout dans une langue européenne, l'anglais, sachant que Ghosh s'exprime en arabe avec les villageois. Il s'agit d'une rupture marquée avec la tradition ethnographique occidentale. James Clifford reconnaît dans *In a Antique Land* un nouveau type de *cultural account*, que lui et d'autres ont décrit pour critiquer le « style traditionnel » de l'écriture ethnographique :

En entremêlant histoire moderne et histoire médiévale, Ghosh franchit les frontières de l'écriture ethnographique, particulièrement celles partagées avec le roman et la littérature de voyage. Les villageois qu'il dépeint sont moins des informateurs que des personnages. En tant qu'expérience formelle, le cadre spatial et temporel du livre brouille la notion de champ d'étude (et donc d'enquête de terrain) presque au-delà de ce qui est reconnaissable. *In an Antique Land* redistribue la traditionnelle étude de village en un compte rendu multi-centré de relations transnationales²⁷.

Le roman met en scène le récit de l'enquête de terrain dans une communauté villageoise égyptienne, mais évoque également les entretiens conduits à Bangalore en Inde dix ans plus tard, que Ghosh conjugue avec le récit d'une reconstruction historique, la vie de l'esclave du MS. H6, mêlant anthropologie, historiographie et littérature. Il exploite les documents découverts à la Gueniza, le salle des archives de la synagogue Ben Ezra du Caire, où ont été entreposés des documents depuis sa fondation en 1025 jusqu'à sa destruction à la fin du XIX^e siècle, et où se trouvent les traces de l'esclave, écrits en judéo-arabe, dialecte d'arabe médiéval transcrit en caractères hébreux (p. 90). Par chance, le dialecte n'est pas si éloigné que cela

²⁵ Voir Richard Jacquemond, « L'Égypte vue par un Indien : Amitav Ghosh, *In an Antique Land* (1992) », *Proceedings of the Conference Egypt in World Literature*, Faculty of Al-Asun, Minia University, I-3, Part II, p. 98-108.

²⁶ Voir Claire Chambers, « “The Absolute Essentialness of Conversations” : A Discussion with Amitav Ghosh », *Journal of Postcolonial Writing*, 41.1, 2005, p. 26-39, p. 28.

²⁷ N. Srivastava, « Doctoral Thesis Amitav Ghosh's Ethnographic Fictions : Intertextual Links between *In An Antique Land* and His thesis », *The Journal of Commonwealth Literature*, 36, 2001, p. 45-64, p. 45.

du dialecte pratiqué par Ghosh avec les fellahs de Lataîfa ou de Nashawy (p. 93). L'enquête de terrain se double d'un récit historique où Ghosh relate par exemple le pillage systématique des archives de la Gueniza par les Britanniques sous le regard indifférent des Égyptiens car « l'histoire parallèle que représentait la Gueniza ». n'est pas prise en compte par la grande tradition islamique (p. 84).

L'esclave en question apparaît dans une lettre écrite en 1148 par Khalaf ibn Ishaq, un négociant d'Aden, à Ben Yijû, un marchand juif de Tunisie installé en Inde, document répertorié sous le numéro MS H.6 du catalogue de la Bibliothèque nationale et universitaire de Jérusalem. L'esclave réapparaît à l'époque moderne grâce à un article publié en 1942 sur les nouvelles sources de l'histoire juive au Moyen Orient, puis dans une seconde lettre datée de 1139, incluse dans un recueil et traduite en anglais par le professeur Goitein de Princeton. À chaque fois, l'esclave – désigné sous l'appellation « l'esclave du MS H.6 » par les scientifiques – est cité par son nom tout à la fin de la missive, destinataire des amicales salutations de l'auteur, Khalaf ibn Ishak. Il faut néanmoins attendre le dernier tiers du roman pour voir le narrateur aborder la question de l'identité de l'esclave, qui commence précisément par l'énigme de son nom et de l'acronyme qui le représente, « BMA », que le narrateur finit par identifier à Bomma (IE 219, AL 246). Le dernier témoignage que le narrateur recueille de Bomma, c'est à l'*Annenberg Research Institute* de Philadelphie, à travers la mention d'une somme d'argent due par son maître. Raccourci ironique : ce dernier fragment de mémoire de l'esclave survit dans un institut créé grâce à l'immense fortune générée par un magazine de télévision américain, *TV Guide*, ou quand l'anthropologie survit grâce aux sous-produits dérivés de *Dallas* et de *Dynastie*. Protégé par « la terrifiante puissance de la police américaine », la mémoire de Bomma est entretenue par la mondialisation et les flux planétaires des individus et des capitaux. Malgré une lecture très attentive des traces, le narrateur apprend peu de choses sur cet esclave, sinon qu'il fut un bon vivant, amateur de vin de palme voire coupable d'ivrognerie (p. 237) d'où, sans doute, l'inflexion de l'intrigue du roman vers la vie du maître, un notable qui est finalement passé à la postérité grâce à sa correspondance.

En fait, à partir d'un indice ténu, un fragment de lettre, Amitav Ghosh pratique une enquête historique et contemporaine, sur le terrain et dans les bibliothèques, qu'il insère ensuite dans une forme narrative qui est celle du roman policier²⁸. Il s'agit pour lui de se lancer « sur la piste de l'esclave », de « pister l'esclave à travers ses [de Goitein] allusions à Abraham Ben Yijû » (p. 88). Ghosh se livre à un véritable travail de détective notamment face à la lettre dé-

²⁸ Voir Alexis Tadié, « Amitav Ghosh : les nuances de l'histoire », Revue *Esprit*, n° 281, p. 62-73.

chirée de la collection Taylor-Schechter à Cambridge, qui laisse entendre que « le départ de Ben Yijû pour l'Inde ne fut pas entièrement volontaire » (143) car il a bénéficié d'un sauf-conduit du souverain d'Aden (144). L'anthropologue multiplie les hypothèses à travers une étude lexicologique du vocable arabe utilisé, *dhimma*, mais tout renvoie à une culpabilité du marchand exilé (histoire de vendetta, impôts non payés...). La question de la traduction est centrale dans le récit, à la fois entre les langues, mais aussi entre les cultures et les genres littéraires.

La triangulation est le principe de base de toute enquête, qu'elle soit policière ou ethnographique : les informations doivent être recoupées. C'est ce qui se passe dans le roman où le caractère scientifique d'un appareil de notes réuni en fin de volume jalonne et valide le raisonnement du chercheur/enquêteur. À l'instar de l'immense majorité des ouvrages policiers, *In an Antique Land* repose sur une énigme, un mystère, dont la solution est partiellement donnée à la fin en l'occurrence après une série d'analepses qui soutient l'attention du lecteur. L'enquêteur, qui revêt ici la figure du romancier-anthropologue, aboutit un double dénouement : la résolution de l'enquête historique de l'anthropologue même s'il n'est pas possible de recoller tous les morceaux de l'histoire – on apprend que l'esclave termina probablement sa vie en Égypte avec son maître (p. 314), le dénouement ouvert du roman à travers l'évocation de Nabeel, Égyptien contemporain, dont on perd la trace en Irak au moment où éclate la guerre du Golfe : « « [il] avait disparu dans l'anonymat de l'Histoire²⁹ » (« [he] had vanished into the anonymity of history »).

Un infidèle en Égypte est donc une réécriture des matériaux ethnographiques rassemblés pour la thèse autour de l'histoire de l'esclave médiéval, archive que Ghosh fictionnalise et constitue en un art romanesque fondé sur le fragment et l'ellipse, assorti à la forme lacunaire de l'enquête anthropologique³⁰. En effet, à la dispersion des documents de la Gueniza dans le monde entier, s'ajoute le caractère fragmentaire des écrits du Professeur Goitein qui publie ses travaux et trouvailles « par petits bouts » tandis que ses archives sont partiellement fermées à la consultation à l'Université de Princeton (p. 89). De même, une grande partie des manuscrits trouvés à Philadelphie est « indéchiffrable » (p. 314). La poétique du roman, informée par le discours scientifique mais soumis aux aléas de l'histoire, trouve une illustration dans la lettre de Ben Yijû racontant la mort de son fils, interrompue par les dégradations imposées au parchemin par le temps, mais dont le texte restant est « ponctué par une succession

²⁹ *Ibid.*, p. 353 ; traduction, *ibid.*, p. 319.

³⁰ Voir les analyses de C. Le Blanc, « L'esclave du ms. H.6 et l'anthropologue romancier : *In an Antique Land* d'Amitav Ghosh, une utopie de l'archive », *Amnis*, 13, 2014, <http://amnis.revues.org/2247>, consulté le 08/07/2016.

de silences étrangement expressifs » (p. 281). Concernant les textes tressés par Ghosh, on peut rappeler l'analyse de Gayatri Spivak³¹ qui insiste sur la grande similarité entre texte de l'histoire et texte littéraire d'une part, entre travail de l'historien et travail du critique, d'autre part, pour lesquels Spivak use du même terme anglais *unravel*, qui signifie à la fois « effilo-cher », « défaire », et « démêler », « dénouer » (le tissu-texte). Tout en démêlant l'histoire de l'esclave, Ghosh tisse un récit parfois décousu. Le personnage du tisserand autodidacte, Zaghoul, merveilleux conteur mais piètre tisseur, peut constituer une figure ironique en abyme d'un auteur parfois désarmé face à toutes ses fonctions (p. 122-123).

Un leitmotiv de l'anthropologie américaine réside dans la proximité de l'ethnographie avec la « fiction ». James Clifford évoque l'utilisation du discours indirect libre chez Flaubert dans *Madame Bovary* comparable à ses yeux à la pratique de l'auteur ethnographique qui « supprime la citation directe et privilégie un discours dominant³² » pour faire parler l'indigène – posture qui n'est pas du tout celle d'Amitav Ghosh. Tout comme il refuse le narrateur omniscient, ce dernier cherche, en effet, à faire disparaître le personnage d'autorité qu'est l'ethnologue, en le remplaçant par un dialogue entre lui et ses informateurs indigènes qui contestent son autorité narrative, notamment par un humour qui met à distance la supériorité supposée du « docteur » indien. Dans une rencontre sud-sud entre des pays des deux rives de l'Océan Indien, pays victimes de l'impérialisme britannique, l'identité de Ghosh l'Indien est constamment renégociée à travers ses entretiens avec les habitants des villages égyptiens de Lataïfa et de Nashawy. L'article scientifique (*history*) et le roman (*story*) constituent finalement deux approches d'une H/histoire encore jamais écrite car elle ne concerne pas les grands de ce monde.

Une enquête à résonances postcoloniales

La reconstitution de l'histoire de l'esclave sert un propos idéologique, inspiré des études postcoloniales. L'article de Ghosh s'inscrit dans la perspective des études subalternistes qui promeuvent une « histoire par le bas ». Le *Subaltern Studies Group* dirigé par Ranajit Guha souhaite redonner leur place aux dominés dans le récit de l'Histoire et, en cherchant à se dégager de l'historicisme occidental et d'une grille analytique exclusivement fondée sur les rapports de classes, les structures sociales et les références aux strictes logiques économiques, il explore une ligne explicative faisant une place plus large à la culture, la conscience,

³¹ « A Literary Representation of the Subaltern : Mahasweta Devi's "Stanadayini" » a été repris en 1987 dans *In Other Worlds : Essays in Cultural Politics* (Routledge, p. 241-268), qui a été traduit en français par Françoise Bouillot en 2009 (*En d'autres mondes, en d'autres mots. Essais de politique culturelle*, Paris, Payot).

³² James Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au xxe siècle*, op. cit., p. 52.

l'autonomie de l'action et la différence, visant également à rompre avec la représentation globalisante du colonisé.

À la manière de Rushdie, Ghosh fait se télescoper les époques : 1148 et le XII^e siècle renvoient à la période de déferlement de « Francs germaniques » en Palestine et à l'une des plus grandes croisades (p. 12) tandis que 1942 rappelle une autre invasion « germanique », celle des nazis, et la Shoah, période particulièrement dramatique pour la communauté juive à laquelle appartiennent l'esclave médiéval et son maître. Par ailleurs, la Palestine, appelée à connaître de nouveaux bouleversements avec la fondation de l'État d'Israël en 1947, semble prédestinée à être divisée : « Comme si les frontières qui devaient diviser la Palestine plusieurs décennies plus tard avait déjà été tracées, à travers le temps plutôt que le territoire, pour définir un choix d'Histoires » (p. 84). Le lecteur est invité à établir des liens entre la situation géopolitique du Moyen-Orient et du monde indien au Moyen Âge et à l'époque contemporaine. En introduisant des échanges entre Inde et Égypte qui ne passent pas par la médiation européenne, Amitav Ghosh tente de reconstituer le cosmopolitisme pacifique supposé exister dans l'Océan indien d'avant la colonisation européenne tout en contestant le grand récit national de l'histoire occidentale, qui est la cible des *Subaltern Studies*, tout comme celui du nationalisme indien élitaire.

Épousant les thèses d'Hanna Arendt sur les origines communes du totalitarisme et de l'impérialisme, Amitav Ghosh dément l'idée occidentale d'une histoire aimantée par le progrès en réintroduisant le fait colonial et la métaphysique hégémonique qu'il véhicule. Les tribulations de l'esclave, agent commercial pour son maître Ben Yijû, permettent à Amitav Ghosh de traiter aussi de la grande histoire et notamment celle de la colonisation, par laquelle le Portugal et les puissances européennes détruisirent les équilibres du commerce entre Inde et Moyen-Orient, pour y imposer leur hégémonie par la violence. La marine portugaise infligea une défaite définitive à une alliance transcontinentale et interreligieuse de circonstance (le potentat musulman de Gujarat, le souverain hindou de Calicut et le sultan d'Égypte) lors d'une bataille navale en 1509 (p. 256). En écho à l'assujettissement des peuples colonisés, Amitav Ghosh décrit les particularités de l'esclavage dans les sociétés médiévales du Moyen Orient et du monde indien, où les hiérarchies sociales sont plus flexibles et où le rapport maître-esclave s'apparente davantage à une relation patron-employé au point que l'esclave est « un membre respecté de la maison » (p. 16). Loin de l'humiliation, l'esclavage confère même une sorte de noblesse, notamment dans les relations humaines, tout en s'inscrivant dans la tradition poétique des « vachanakaras quiétistes » qui en font l'image d'une liberté paradoxale dans la

quête de Dieu³³. Mais, là Ghosh force la signification en passant d'une réalité sociale au registre métaphorique de la poésie.

Le roman oppose ainsi l'agressivité de l'impérialisme européen – l'Égypte occupe une position fâcheuse sur la route de l'Inde qui la désigne comme cible, surtout après le percement du canal de Suez – et l'utopie d'un orient médiéval caractérisé par une pacifique circulation des hommes, des marchandises et des idées. À une conception quasi mystique du commerce ancien qui échange étoffes et épices s'oppose la trivialité des biens de consommation ramenés par les émigrés égyptiens partis travailler en Irak ou dans le Golfe : Eid rentre chez lui avec « une télé couleur, un réfrigérateur, une machine à laver et tout le bataclan », ce qui lui permet également d'offrir une dote afin d'obtenir « une épouse éduquée » (p. 201). C'est d'ailleurs ce monde précolonial non violent, porteur d'« une culture d'accommodements et de compromis » (p. 257), qui rend possible la trajectoire exemplaire d'un commerçant comme Ben Yijû et de son esclave. À l'inverse, dans le monde contemporain, le modèle semble être « la technologie de la violence moderne » occidentale comme en atteste la dispute entre l'imam et l'anthropologue, « délégués de deux civilisations dépassées », qui rivalisent pour revendiquer une suprématie militaire – l'Inde l'emportant avec l'arme nucléaire (p. 209-210). À une violence présentée comme d'origine occidentale, le roman oppose des philosophies non-occidentales dont le soufisme, « contre-croyances » intégrées dans une forme de syncrétisme (p. 234).

Ce que Ghosh recherche, c'est tout ce qui tend à abolir les frontières et à recréer des espaces de dialogue qui permettent de repenser l'altérité : l'Égypte contemporaine comporte encore aujourd'hui des traces d'une antique culture du dialogue qu'il s'agit de remettre au jour tout comme en Inde, déchirée par les conflits identitaires et religieux. L'Égypte et l'Inde sont deux « *antique lands* » dont il faut retrouver la richesse culturelle et les potentialités de dialogue à l'image du dialecte judéo-arabe, langue de médiation puisque empruntant à l'arabe littéraire, l'arabe dialectal et aux caractères hébreux pour la transcription³⁴. Ghosh privilégie donc une culture du compromis, « un assemblage bien cousu de différences » à l'instar des deux amis complémentaires, Nabeel et Isma'il (p. 132). Cette quête se retrouve à la fin, à travers une coïncidence étonnante : Ghosh découvre que le mausolée de Sidi Abu-Hasira à Damanhour est en fait celui d'un Juif d'origine maghrébine comme Ben Yijû qui attire de nombreux visiteurs israéliens, ce qui lui fait dire qu'« un petit bout de l'univers de Bomma avait survécu, non loin de l'endroit où [il] avai[t] vécu » (« *a small remnant of Bomma's world had*

³³ « les saints-poètes vachanakaras piétistes et farouchement égalitaires vivant à l'époque de Bomma », p. 232.

³⁴ Voir les analyses de Richard Jacquemont, art. cité, p. 105.

*survived, not far from where I had been living*³⁵ »). Mais Ghosh est arrêté par la police qui s'étonne de sa présence : « Mais tu n'es ni juif, ni israélien. Tu es indien. Quel rapport peux-tu bien avoir avec la tombe d'un saint juif ici en Égypte ? » (p. 304). Ghosh est obligé de constater la force du passé qui a divisé « les reliques de ces petites histoires indifférenciables, enchevêtrées, indienne et égyptienne, musulmane et juive, hindoue et musulmane » (p. 304) et la nécessité d'entrer dans des catégories répertoriées.

Conclusion

L'enquête anthropologique de terrain pratiquée par Amitav Ghosh sert finalement davantage à poser le cadre du roman et à comprendre une civilisation qu'à apporter des éléments scientifiques sur le sujet de la thèse universitaire. En effet, la quête scientifique principale est historique, la vie du marchand Ben Yijû et de son esclave qui passe essentiellement par une recherche en bibliothèque. Pour autant le delta du Nil et le Mangalore contemporains conservent les traces des cultures médiévales dans lesquelles ont évolué les deux personnages.

À travers l'évocation sans concession de l'Égypte et de l'Inde actuelles, toutes deux victimes du colonialisme britannique, Ghosh met en lumière les conséquences de l'impérialisme européen dont il s'agit d'exorciser la violence en développant, *a contrario*, l'utopie d'un Orient médiéval selon une mondialisation relative allant du Maghreb à l'Inde, où flux des populations et échanges de biens se pratiquaient dans le contexte apaisé des grandes traditions arabe et indienne. La Méditerranée et l'Océan Indien constituent pour lui de espaces privilégiés de nature à effacer les frontières et les « lignes d'ombre ». Sous l'idéalisme du texte perce toute une thématique d'inspiration postcoloniale qui privilégie la polyphonie, la circulation et la recherche d'un équilibre hors du binarisme colonial tout en refusant les postures hégémoniques et eurocentriques.

Pour autant, Ghosh ne rejette pas les sciences humaines occidentales en faisant lui-même acte d'historien et d'anthropologue formé à Oxford, mais il est avant tout un romancier comme sa carrière le prouve, même s'il refuse le statut de roman à *In an Antique Land*³⁶. En tout cas, le récit fictionnel permet une circulation mondiale de l'histoire de l'esclave du MS. H6 – une intégration à la *World Literature* – que n'aurait jamais permise l'article scientifique, ce qui donne une visibilité planétaire à l'obscur subalterne du XII^e siècle ressuscité par Amitav Ghosh.

³⁵ A. Ghosh, *In an Antique Land*, *op. cit.*, p. 342 ; traduction, *op. cit.*, p. 307.

³⁶ Voir Claire Chambers, Claire « History as Fiction, Fiction as History : Amitav Ghosh's *In An Antique Land* », O.P. Dwivedi (dir.), *The Fiction of Amitav Ghosh : An Assessment*, Jaipur, Book Enclave, 2009, p. 51-91, p. 86.